

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

Anarchistes sans le savoir

Depuis la parution de notre « Libertaire » quotidien, à la faveur des événements, de nombreuses lettres de sympathie nous parviennent de toutes parts. Nous avons dû tripler et quadrupler le tirage qui suffisait à notre hebdomadaire. Les adhésions affluent à l'Union Anarchiste. Mais plus nombreux encore sont ceux qui, venant à nous, disent : « De tout cœur, nous nous sentons avec vous. En lisant votre journal, nous éprouvons l'impression qu'il y a longtemps que nous le cherchions... C'est curieux : nous ne savons pas encore exactement quelles sont vos théories et cependant il nous semble que nous sommes anarchistes depuis longtemps. »

Ceux-là étaient des anarchistes sans le savoir. Peut-être liaient-ils par habitude le « Petit Parisien » ou le « Quotidien » ou l'« Oeuvre », ou l'« Humanité »... Ils éprouvaient bien quelque gène ou quelque souffrance à cette lecture — mais ils ne savaient pas.

Cependant les voici avec nous, ces hommes de tous milieux : ouvriers, artisans, techniciens, poètes, sociologues, étudiants, apprentis... Et leurs écrits, bondissants d'enthousiasme ou frissonnantes d'émotion, nous sont la preuve de leur attachement aux idées anarchistes.

Cependant, comment sont-ils venus à nous ? Depuis longtemps il y avait une littérature par laquelle s'exprimaient les conceptions libertaires. Depuis de nombreuses années, inlassablement, nous faisions à la suite de nos maîtres, les Stirner, les Kropotkin, les Reclus, les Sébastien Faure, l'inlassable propagande des théories négatrices de l'autorité et constructives d'un milieu social dans lequel chaque individu réalisera suivant ses forces et ses capacités, consommerait suivant ses besoins, librement, sans lois, sans exploitation, vivant et pensant, hors de toute restriction et de toute sanction.

Mais les livres sont longs à lire, ils coûtent cher, pour ceux qui gagnent si peu et travaillent durant de si longues heures de leur existence. Notre hebdomadaire ne pouvait avoir qu'un tirage restreint. Il lui était impossible de suivre pas à pas l'actualité. Seuls les anarchistes éduqués pouvaient le lire. Et ainsi nous restions entre nous, enfermés dans le cercle nécessairement restreint des lecteurs habituels, sans jamais toucher la masse où sommeillent les anarchistes sans le savoir.

Et voici qu'une jeune fille décide de passer à l'action. D'elle-même elle affronte le plus monstrueux des piliers d'autorité, et de son frêle poing, y fait une brèche mortelle. Germaine Berton tue le chef des Camelots du Roi.

Quelques jours avant le procès, le fils de Léon Daudet renie les préjugés paternels et vient à l'Anarchie. Attiré dans un guet-apens policier, l'enfant meurt.

Voici des faits : deux actes d'héroïsme également frappants. Et aussitôt tous ceux que n'a pu toucher l'éducation didactique sont saisis par cette propagande en action. Ils vibreront, se déclarent frères de ces deux enfants, s'intéresseront aux idées pour lesquelles ils se sacrifient et nous permettent, par leur empressement autour de nous, de renacer « Libertaire » quotidien.

La question se trouve donc posée : L'anarchie est-elle d'abord une question de savoir, ou n'est-elle pas plutôt la forte réaction d'un tempérament contre certains faits ?

Nous croyons que la vie est le meilleur professeur d'anarchie. S'il y a chez l'individu le désir de développer sa vie et l'instinct de se défendre contre tout ce qui veut l'exploiter et le dominer, il atteindra à la connaissance des idées anarchistes, bien plus par l'expérience que par l'enseignement.

Tous ceux qui ont connu les affres de l'enfance contrariée, tous ceux qui ont lutté dans un milieu familial hostile pour faire éclorer, quand même, en fleur originale et éclatante, le tendre bourgeon de leur jeune âme, tous ceux qui furent des vagabonds à quatorze ans, tous ceux-là ont frémé, au récit de l'aventure tragique du petit Philippe Daudet. Ils en sont devenus anarchistes.

Tous ceux qui ont subi douloureusement et exécré la guerre, tous ceux surtout qui ne l'ont pas subie et l'ont fuie comme la peste, tous ceux qui l'ont combattue de toute la force de leur jeunesse avide de se conserver, tous ceux qui se sont indignés des appels à la torture éructés chaque jour par Léon Dau-

det, tous ceux qui ont bondi sous les flots de boue, de sang et de bave dont il éclaboussait l'opinion publique — tous ceux-là qui en avaient assez se sont mis au côté de Germaine Berton, anarchiste.

Ils sont venus à nous. Et nous leur disons :

— « Compagnons inconnus, nouveaux compagnons, merci. Maintenant voici que va sonner pour vous l'heure des livres, la minute sublime de l'idéal.

« Par l'acte, votre tempérament anarchiste s'est réveillé. Il a connu la joie de l'enthousiasme libertaire. Il convient maintenant, pour devenir des anarchistes sûrs d'eux-mêmes devant les événements, que vous accédiez à l'intelligence des idées.

« Vous acquerrez ainsi la seule discipline que vous puissiez reconnaître : la discipline de votre esprit, une discipline que vous appartiendra en propre et dont vous serez seul à posséder les lois.

« Alors, maitres de vos idées comme de vos gestes, vous pourrez vraiment vous dire anarchistes. »

LE LIBERTAIRE.

L'Aveu de leur lâcheté

Loyallement, publiquement, nous devons nous adresser un reproche, et exprimer un grand regret.

Par respect pour l'ombre sanglante du héros et pour l'opinion que nous tenions à garder, malgré le régime de la Justice, de la Patrie, PAR DESIR D'OBTEINIR UNE CONDAMNATION, nous avions, je ne dirai pas accédé ni même céde, mais laissez que je j'admette à des tendances de « modération » que nous jugions funestes. Le procès de la contre-révolution étant intenté aux amis de Plateau, il fallait faire le procès de la Révolution, il fallait accuser d'autres gens que les anarchistes assassins, mettre en cause directement les avocats, les témoins, les prétdents martyrs de la cause antinationale. Aux cris d'animaux de la défense, aux prétdents textes de guerre civile qu'elle nous reprochait, il fallait opposer ce que le socialisme orthodoxe n'avait cessé de dire ou de faire, depuis vingt ans, contre la patrie, l'ordre et l'humanité.

Ainsi, ils avouent enfin que pour obtenir la condamnation d'une femme, d'un enfant, ils laissent leur drapeau dans leur poche, et étaillent devant le jury, des sentiments qui n'étaient pas les leurs.

Ah ! les coquins de plume que sont ces gens-là et comme l'on comprend mieux maintenant pourquoi M. Poincaré en a fait ses amis.

Qui se ressemble, s'assemblent.

André Marty et ses frères la félicitent

Nous venons de recevoir ce télégramme qui en dit plus long qu'un long article :

PERPIGNAN, 26 DECEMBRE.
« TRANSMETS GERMAINE BERTON.
FELICITATIONS ENTHOUSIASTES. »
JEAN, MICHEL ET ANDRÉ MARTY.

Après la bûche de Noël



LE COMMISSAIRE D'ACTION FRANÇAISE (à ses troupes) : « Et maintenant du calme, de la discipline... Comme l'écrivait, ce matin, Notre Seigneur Léon Daudet : « Pas d'acte irréfléchi où la patrie recevrait quelque dommage. »

Le souvenir de Laurent-Tailhade parle pour Germaine Berton

Nous recevons de Mme Laurent-Tailhade ces nobles lignes par lesquelles la veuve du grand écrivain anarchiste assure Germaine Berton de la sympathie enthousiaste que n'eût pas manqué de lui témoigner l'auteur de la Ballade de Solness :

Ce lundi, vigile de Noël Monsieur,

Voulez-vous dire à Germaine Berton, dont j'ignore le domicile, avec quelle joie et quelle espérance en l'avenir — car un peuple qui rend le verdict de ce soir, n'est pas, quoi qu'en dise, arrivé à jamais aux idées généreuses — j'ai salué, dans votre journal, son accès.

Qu'elle veuille bien trouver, à travers mon témoignage de sympathie, l'assurance du réconfort moral que n'eût manqué de lui apporter le grand et cher disparu, que je ne cesse de pleurer depuis trois ans. Avec quelle ardeur et quel enthousiasme il eût bataillé pour cette enfant de vingt ans, ivre de justice et de pitié pour ses frères et qui, à l'âge où les autres jeunes filles ne rêvent que flirt et dansings, frappe, au mépris de sa vie, celle qu'elle croit responsable des maux qui pèsent lourdement sur ses frères. « Qu'importe quelques vagues humanités si le geste est beau ! » Or, adversaire ou partisan de l'action directe, nul ne peut contester la beauté morale du geste de cette adolescente. Et c'est, parce que je tiens pour certain que Laurent Tailhade, de son vivant, eût fait entendre, en faveur de Germaine Berton, prisonnière, sa noble et généreuse voix que l'on trouva toujours malgré — il faut bien l'avouer — beaucoup d'ingratitude au service de la justice et des opprimés, que j'envoie, en son nom, à Germaine Berton, une pensée fraternelle et l'assurance que toutes les mères, dignes de ce nom, eussent été fiers de l'avoir pour fille.

Veuillez, Monsieur, croire à mes sentiments choisis.

M.-L. LAURENT-TAILHADE.

Des coquins sans grandeur

A les entendre ils vont tout casser, tout briser : les anarchistes n'ont qu'à bien se tenir, Germaine Berton se bien cacher.

Germaine Berton circule à sa fantaisie, ses camarades continuent le train-train habituel de leur vie ; les royalistes sont mis au pied du mur et sommés d'exécuter leurs menaces ; mais les fanfarons s'effondrent et Daudet Léon écrit dans son journal d'hier :

« Cette créance sera recouverte, et pour le bien de la patrie. Car les morts de la guerre sont là pour nous rappeler que le souci d'un juste et exemplaire châtiment ne doit jamais nous entraîner à l'acte irréfléchi où la patrie recevrait quelque dommage. »

Mais non, poltron, tu sais bien que les dommages seraient surtout pour ton postérieur.

La science qui tue et la science qui sauve

PERTE DU « DIXMUDÉ » - FÊTE DU RADIUM

Ainsi, il ne reste à peu près plus d'espoir : le « Dixmudé » s'est perdu. Depuis quelques jours, on entretient la confiance avec des nouvelles fantaisistes et des débâcles plus ou moins absurdes.

Aujourd'hui, on sait que le dirigeable n'a pas été aperçu depuis dimanche et qu'à moins d'un hasard extraordinaire il n'a pu atterrir.

Voilà plus de soixante heures que le dirigeable, devenu une épave, s'en va à la dérive. Nul ne sait où les vents l'ont conduit. Peut-être survole-t-il la mer, peut-être survole-t-il le désert, peut-être s'est-il abîmé dans les sables.

Et sur cet aéronavette désepéré se trouvent-ils encore ? cinquante hommes dépourvus de vivres, d'eau potable, cinquante hommes qui ne peuvent plus communiquer avec leurs semblables, leur T.S.F. s'étant tue faute d'énergie électrique.

Certains postes, cependant, déclarent l'avoir aperçu. Mais ne sont-ils pas là de simples conjectures ? Voici le trajet du « Dixmudé » d'après ces renseignements vague : Au moment où le « Dixmudé » a été aperçu par le poste de T.S.F. de Medenine, il semblait se diriger ou être poussé par le vent vers le Bordj Talaouine, vers la chaîne des monts des Ksours. De nombreux postes ont depuis signalé le dirigeable : Bizerte, Sfax, Talaouine, pour ne citer que ceux-là. On aurait vu briller ses phares dans le ciel. Reste à savoir si le « Dixmudé », dont la T.S.F. reste muette — et pour cause — depuis si longues et mortelles heures, dispose encore d'assez de force pour allumer ses feux de positions. Il ne faut pas oublier que le ballon, parti de Cuers-Pierrefeu mardi dernier, vers 6 heures du matin, devait faire un voyage de soixante-douze heures au maximum de durée. Or, voici plus de deux cents heures qu'il est dans l'air. Quelle qu'ait été la prudence du lieutenant du vaisseau Duplessis de Granaian, on ne voit pas comment le dirigeable pourrait disposer encore d'assez de combustible pour assurer ses manœuvres. Quant aux divers postes qui ont signalé le passage dans le ciel du ballon, indiquons que ce n'est pas la première fois — tous les marins le savent — que les hommes du bateau ou les guetteurs confondent les feux d'un navire avec les étoiles. (Remarque du Quotidien.)

Les recherches continuent toutefois sur la côte de Tripolitaine avec le concours du destroyer anglais Wild Swan et des croiseurs légers italiens Giuliana et Gallipoli.

Il semble même assez vain, à l'heure actuelle, de chercher à apercevoir les feux du « Dixmudé », car, détail angoissant, l'aéronavette possède une réserve d'essence pour un vol de 115 heures. Or, les 115 heures ont été dépassées depuis longtemps. Et le « Dixmudé » n'est pas d'un modèle à tenir l'air sans essence. Il n'a pu que tomber. Où l'épave git-elle ? Quel est le sort de son équipage ?

Et lorsque l'on réfléchit à cette perte, lorsqu'on pense à la mort de ces hommes hardis, on ne peut s'empêcher de frémir ; car ils ont été les victimes d'un esprit maladif. Ces hommes-là, dont l'énergie aurait pu servir de si belles causes, ces hommes sont morts stupidement, pour un but qui n'en était pas un. Pour la prochaine dernière guerre il faut un matériel perfectionné. Pour les prochaines dernières tueries du Droit et de la Civilisation, il faut de nouveaux engins de mort et de nouvelles machines infernales. Pour que les enfants et les femmes puissent être massacrés en toute tranquillité au cours des futures bouchées infernales, il faut moderniser ces grands oiseaux sinistres, porteurs de bombes. Pour le triomphe de l'Armée faite Dieu et du Capital fait roi, il faut des outils de mort, dernier modèle. Et c'est pour cela, pour expérimenter la malfaisante carcasse que cinquante hommes ont été sacrifiés, que cinquante vies ont été brutallement arrachées. Cinquante vies ! On peut faire tant de belles choses avec cinquante vies humaines ! Et qu'il est triste alors de contempler cinquante agonies stériles...

Pourtant, pendant que la science qui tue s'acharne sur l'homme, la science qui sauve essaie à survivre, elle, aux insultes du siècle et à l'indifférence des fauves.

La science qui tue possède les millions et les milliards, la science qui sauve mendie d'infimes subsides. La première prend à même les coffres d'Etat, la seconde quéte, humblement...

Hier on a fêté en Sorbonne le vingt-cinquième anniversaire du radium. Le radium, la merveilleuse découverte. Combien de difficultés n'a-t-il pas fallu surmonter pour sortir de l'inconnu la matière inestimable ! L'argent, toujours l'argent... L'argent qu'on trouve lorsqu'il est une guerre à l'horizon, l'argent qu'on ne trouve jamais lorsqu'un labeur préteux peut le transformer en source de vie...

Quelle chose mystérieuse que ce radium. C'est tout d'abord Henri Becquerel mettant en évidence la nature de l'émission spontanée du rayonnement dans les sels d'uranium, et tuant les vieilles croyances sur la matière inerte. La science neuve se fait

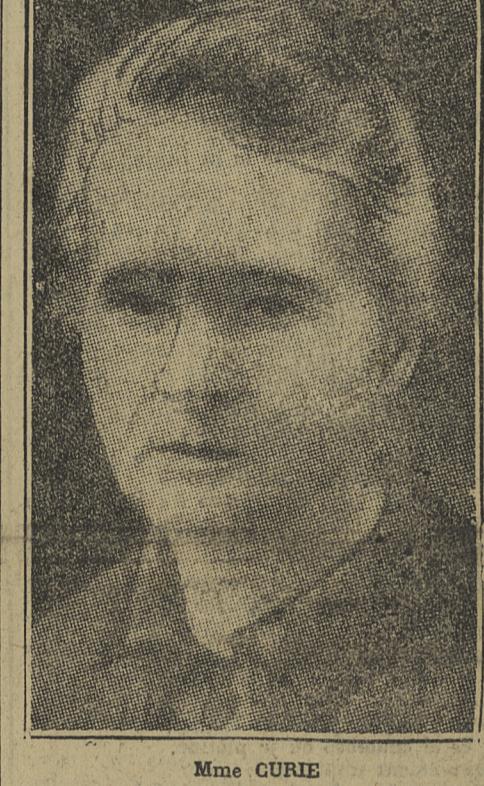
ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'EXTRÉMIER
Un an..... 48 fr.	Un an... 80 fr.
Six mois... 25 fr.	Six mois... 41 fr.
Trois mois 13 fr.	Trois mois 22 fr.
Chèque postal Ferland 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque

jour : tout vit, tout se transforme.

Voici maintenant Mme Curie dont l'attention était attirée par les travaux de Becquerel, puis Pierre Curie qui se joint à elle. Ils étudient. Ils cherchent. Ils travaillent avec passion. Ils sont pauvres, mais la science leur prodigue ses consolations. Leur laboratoire ? Mme Curie va nous le décrire : « Nous ne savions où faire nos traitements chimiques. Il a fallu les organiser dans un hangar abandonné, séparé par une cour de l'atelier où était notre installation électromagnétique. C'était une baraque en planches, au sol bitumé et au toit vitré, protégé d'incomplète contre la pluie, dépourvu de tout aménagement ; elle contenait pour tout matériel des tables de bois et de sapin usées, un poêle de fonte dont le chauffage était très insuffisant, et le tableau noir dont Pierre Curie aimait tant à se servir. Il ne s'y trouvait pas de hottes pour les traitements qui dégagent des gaz nuisibles ; il fallait donc exécuter ces opérations dans la cour quand le temps le permettait, sinon il fallait les faire à l'intérieur, laissant les fenêtres ouvertes. Dans ce laboratoire de fortune nous avons travaillé presque sans aide pendant deux ans, nous occupant en commun aussi bien du travail chimique que de l'étude du rayonnement des produits de plus en plus actifs que nous obtenions. »



Mme CURIE

C'est donc dans de telles conditions que les deux infatigables savants devaient travailler. Et pendant ce temps, sans doute, on devait dépenser quelques milliards pour notre aviation militaire, on devait essayer de nouvelles mitrailleuses sur nos légiers appareils de chasse... Misère...

Et Mme Curie, dans un livre qui paraît, retrouve le portrait de Pierre Curie, le compagnon de travail qu'une mort stupide devait enlever trop vite à ses recherches :

« Son enfance s'est écoulée entièrement dans sa famille

LETTRE D'UN COMBATTANT

A Germaine.
Camarade!
Ce n'est pas sans quelque vague appréhension,
quelque timide crainte
— inconscient sentiment de mon indignité? —
que j'écris ce grand mot.

Et pourtant!
Puissies-tu seulement comprendre
toute la ferveur tiède,
la profonde sympathie,
la dououreuse compassion qui m'entraîne
— et l'impuissante rage qui me crispe les [poings] —

— en ces jours sombres
sù, sur la place publique
à grand appel de trompes et de sirènes

des badoas aux gueules sinistres,
des indifférents qui font leur triste métier,
et des amis fervents
— mais clairsemés!

la Loi,
cette vieille gouge hystérique au rictus [édenté],
aux mamelles pendantes,
au sexe pétrifié! —

la Loi,
sexuelle,
tripatouille ton jeune corps,
tripote ton cœur ardent
— et mesure, et dépêce, et rejette, méprisante!

impitoyante! —
la Loi,
hideuse,
déshabille ton âme,
analyse ta chair.
Camarade, ma sœur,
camarade chérie, petite sœur aimée,
je m'imagine

— dououreusement —
que j'en souffre autant que toi!

**

Camarade,
ma sœur,
toi seule fus virile
en notre siècle de couilles molles!

Aussi,
comme ils ont essayé de te salir,
les chiâtres, les impuissants!

Coucheurs!... Eux,
qui ne connaissent que le lit conjugal
ou le boxon

— De la rue des Martyrs à l'asile d'aliénés,
d'Antonin Dubost à Stephen Pichon! —

Vols!... Eux,
qui du plus faible au plus fort

— lâchement, cyniquement —
volent à qui mieux mieux
et trompent la douane,

— intègres citoyens,
et vendent à faux poids,

— honorables commerçants,
pressurent l'indigène africain,

— pionniers de la Civilisation,
ou le contribuable français,

— démocratiques champions du Droit et de [la Liberté! —

Pouah!

Mais passons...

**

Camarade,
ma sœur,
je voudrais simplement ce soir

que
du fond de ma province hostile,
de cette chambre où je piétine,
rageusement impuissant,

mon affection chaude vole vers toi
et t'entoure

et te réconforte!

Mon affection tendre, caline,
— et mon immense reconnaissance!

Car toi seule osas
notre geste

— colui du moins qui devait être notre,
si nous avions été des hommes!

**

Camarade chérie,
petite sœur aimée,
pardonne-nous!

Car nous,
les combattants — pauvre battus!

nous fûmes de grands lâches!
— Pardon-moi, ma sœur —

Nous avons marché,
la trouille aux levres et les boyaux en ribote,
devant le revolver de quelque Plateau ga-

lonné,
devant la mitrailleuse chargée par nos frères.
Et,

à deux cents lieues à l'arrière,
baveux, adipeux, monomane dégueulasse,
un Daudet nous désignait nos frères d'en face

comme cibles,
et parfois,
d'un coup sec,
cassait les pattes,

à ceux qui voyaient clair, si peu que se fut!

Nous avons marché, re-marché, toujours mar-

[ché],

un mois, deux mois, cinq mois...

jan an, deux ans, cinq ans...

jusqu'à l'extrême limite humaine!

Et puis,

sur un signe,

nous avons tout rendu :

fusils, mitrailleuses, canons, grenades,

sans un mot!

Et nous avons repris

la charre, le pic ou la pelle,

la plume ou le crayon,

sans un mot!

Nous avons tout oublié!

morts et blessés, et les veuves et les orphelins!

Toutes les victimes de France,

et celles d'Allemagne,

et celles de partout!

Sans un mot!

**

Mais toi, Germaine,

camarade, ma sœur,

tu nous a tous vengés!

Tous les corps blessés

et toutes les âmes meurtries!

Tous les morts anonymes,

et les enfants sans père,

et le pauvre bougre inconnu!

En leur nom,

camarade chérie, petite sœur aimée,

permets que moi

— qui suis honteux si souvent

de mon amer titre de combattant! —

permets que moi,
ce soir,
je te serre la main par la pensée,
d'une étreinte affectueuse et forte,
et que je te dise :

MERCRI!
Merci
pour avoir réalisé
bien imparfaitement,
tu l'as dit,
et dououreusement regretté! —
mais pour avoir réalisé quand même,
d'un geste fort,
les vagues désirs,
les trop lâches volontés
et les débiles veux
d'une foule de castrats!

Un subordonné de Thalamas.

Dans l'angoisse,
ce vendredi soir,
21 décembre 1923.

ABONNEZ-VOUS

Jusqu'au 8 janvier 1924, nous consentons à tous ceux qui s'abonneront au *Libertaire Quotidien*, les prix de favor portés sur notre manchette.

A partir du 9 janvier 1924, le prix de l'abonnement sera élevé comme suit :

Pour la France :

3 mois 16 fr. au lieu de 13 fr.
6 mois 32 fr. au lieu de 25 fr.
Un an 64 fr. au lieu de 48 fr.

Pour l'Extérieur :

3 mois 24 fr. au lieu de 22 fr.

6 mois 48 fr. au lieu de 41 fr.

Un an 96 fr. au lieu de 80 fr.

La mort mystérieuse de Philippe Daudet

Quel fut le rôle de M. Lannes ami de Flotter et beau-frère de Poincaré?

Nous avions raison de trouver mystérieuse la fin tragique de notre petit camarade Philippe Daudet et de nous demander : Comment est-il mort ? En raison de quelles machinations politiques ? Dans quel querquement est-il tombé ? Et tout cela n'est-il pas l'œuvre de la police particulière d'un haut personnage politique ? Pour faire diversion, l'*Action Française* feignit de ne pas comprendre et continua à accuser les "camarades" du *Libertaire*.

Nous ne nous permettrons pas à l'instant de Léon Daudet, de nous poser en juge d'instruction et de demander au directeur de l'*Action Française* l'emploi de son temps durant la semaine de la mort de son fils.

Cependant il est intéressant de noter, en attendant de plus amples précisions : 1^{re} que le mouchard Flotter est un ami de M. Lannes, haut fonctionnaire de la Sécurité générale ; 2^{re} que ce M. Lannes est le beau-frère de Poincaré ; 3^{re} que Poincaré est l'ami intime et le protégé de Léon Daudet.

Nous ne sommes pas seuls à révéler ces complicités. Le *Carnet de la Semaine* du 23 décembre met lui aussi les pieds dans le plat, en ces termes :

AUTOUR DU MYSTÈRE

La déposition du libraire *Le Flaouter* et les commentaires dont les hauts fonctionnaires de la Sécurité générale, d'une part, et M. Pujo, de l'autre, l'ont accompagné, a jeté un jour nouveau, non pas sur le drame lui-même, dont toutes les péripéties sont connues, mais sur le maquillage de la vérité auquel s'efforcent parallèlement depuis quinze jours, la Police et l'*Action Française*.

La conférence qui eut lieu, le 25 novembre au soir, entre les magistrats du Parquet, M. Guichard, chef de la police municipale, et M. Léon Daudet, explique les mensonges successifs des gens de l'A. F. depuis le jour où ils passeront outre à la parole donnée par leur acolyte, et les réticences, les demi-vérités, les silences voulus de la Police.

La vérité officielle est donc qu'après la visite faite par Philippe Daudet chez l'éditeur *Le Flaouter*, colporteur de brochures malveillantes soumis au contrôle de la Sécurité, la police fut alertée ; qu'un service de surveillance fut organisé et que, par suite d'une erreur de signalisation, le jeune homme fut franchir sans être inquiété le cordon d'agents mobilisés pour arrêter le conspirateur.

C'est au sortir de cette embuscade que, se sentant pisté, le jeune homme sauta dans un taxi et se donna la mort.

Ne craindras-tu d'avoir été reconnu ? Ne l'avalas-tu pas et ne lui a-t-on pas fait savoir que ses projets étaient connus ainsi que son identité, et que son père allait être averti, si, de lui-même, il ne reprenait le chemin du foyer familial... Là est, sans doute, la clé du mystérieux suicide.

Mais, il est impossible que la police, le 25, au soir, quand elle avertit Léon Daudet, ne tui ait pas communiqué les renseignements qu'elle avait reçus sur les projets de son fils, et sa conversion à l'anarchie.

C'est pour cette raison que le secret fut gardé de parti et d'autre, Daudet ignorait alors que d'autres étaient au courant. Les révélations du *Libertaire* l'ont surpris et forcé à se déjuger, à mentir sciemment, en accusant à la fois les anarchistes et les policiers...

Mais, pourquoi a-t-on usé de tant de prévarications pour le directeur de l'A. F. ? L'indicateur *Le Flaouter* avait prévenu M. Lannes, son voisin, un des hauts fonctionnaires de la Sécurité générale. Or, M. Lannes est le beau-frère du Président du Conseil, ayant épousé la seconde sœur de Mme Poincaré. Le premier soin de M. Lannes fut donc d'avertir son beau-frère. Et on imagine que furent données des instructions immédiates et sévères pour que l'affaire ne fut pas ébruitée et pour que la famille fut discrètement avertisse...

Est-ce pour cette raison que l'*Action Française* répète avec tant d'insistance que M. Poincaré fut tenu dans l'ignorance de tout,

LE THÉÂTRE chez les anciens bagnards

M. Albert Londres, qui s'est spécialisé dans ces sortes de reportages, a donné quelques détails intéressants sur... le Théâtre au bagnes. Car il paraît que les bagnards, eux aussi, ont leur théâtre, j'entends par là les bagnards qui ont fini leur peine, mais qui sont obligés de rester là-bas pendant encore un certain nombre d'années, selon la loi. Et pourquoi pas ? Ne faut-il pas qu'ils s'amuseront bien que mal, ces malheureux qu'a maidis la destinée ?

Voici, d'après M. Albert Londres, la description du théâtre du pénitencier de Saint-Jean-du-Maroni : « Ce n'est pas le Casino de Vichy. Inutile de sortir ses jumelles pour lorgner la grande coquette. Leur théâtre est une case. Ils aiment les bonnes choses. Au programme : *La Rafale, l'Anglais tel qu'on le parle, La Souriente Madame Beudet*. Aujourd'hui, c'est *La Tour de Nesle*.

« Voici Marguerite de Bourgogne qui arrive en sautant sur les bancs, pour m'être présentée. Elle est rasée de près et tatouée aux deux bras. Évidemment, elle est tatouée ailleurs, mais, décente, ne montre que ses bras. Je lui offre une cigarette ; elle la préfère une chique. C'est le « pilon » Delille.

« Les premières sont à 0 fr. 40, les secondes à 0 fr. 30, car, même au bagnes, l'égalité n'existe pas.

« Voilà le vieux Lévy, régisseur de métier.

« Jadis, dit-il, j'étais aboyer à Montparnasse, Montmartre, Moncey. Me voici à Saint-Jean. Le grand art mène loin !

« Dites donc, fait un cabot au bérêt cascader, si Paris continue de ne pas donner de théâtre à Antoine, il peut toujours venir ici, nous l'embâcher !

« Eh ! le photographe, tu ne nous prends pas ? Les deux plus beaux descendent au pied de la case et posèrent. Ils avaient de splendides gueules de fripouilles. L'un tenait un poignard à la main... Le vieux Lévy !

Nous l'avons connu, en effet, à Montparnasse autrefois... On vieillit vite au bagnes.

Ce défile, dont parle Albert Londres, c'est la jeune première de la troupe ; c'est elle qui fait Marguerite de Bourgogne, Catherine Howard, Zélie Vanquelin de *Gigolotte*; Suzette dans la *Jacqueline* de Sacha Guitry, Albertine de la *Tante d'Honfleur*, Louise de Pontourlay dans l'*Opéra*, Varney, — car « elle » chante aussi, — Mme Beudet, Jeanne Brandon des *Conquérants*, Natasha Mikalovna du *Vertige*. Ses succès dans les rôles féminins permettent toutes les suppositions, mais que faire à cela ? Le forçat n'a pas « ses droits à l'amour et sa place au soleil » ; il n'a droit qu'à l'amour ignoble. Mieux vaudrait la mort.

Et maintenant, quel est le répertoire des forçats ? Nous venons de citer que l'*Action Française* nous permet de nous faire plaisir à l'avenir. Mais il faut que je reste dans mon sujet.

Il disais donc qu'en France et plus particulièrement à Paris, les endroits où l'on danse ont été littéralement pris d'assaut, depuis les plus humbles gogottes jusqu'aux plus somptueux restaurants.

Malais il faut que je reste dans mon sujet.

Il disais donc qu'en France et plus particulièrement à Paris, les endroits où l'on danse ont été littéralement pris d'assaut, depuis les plus humbles gogottes jusqu'aux plus somptueux restaurants.

Malais il faut que je reste dans mon sujet.

Il disais donc qu'en France et plus particulièrement à Paris, les endroits où l'on danse ont été littéralement pris d'assaut, depuis les plus hum

A travers le Pays

L'ESCLAVAGE DES HOMMES

Saint-Etienne, 26 décembre. — Ce matin a eu lieu place Boivin, comme chaque année au lendemain de Noël, la « lotte » des domestiques de ferme pour la région de Saint-Etienne.

Les candidats étaient rares. Par contre, les patrons cherchant à embaucher étaient nombreux et les prix extrêmes pour une durée d'une année allaient de 1,200 à 2,600 francs suivant l'âge et la capacité de travail des valets de ferme.

N'est-il pas honteux — au siècle où nous vivons — d'assister à ce spectacle odieux d'hommes venant se lancer sur une place publique, tels des esclaves soumis et ré-signés ?

Pauvres diables qu'on achète comme des bêtes au marché.

LEURS DIVIDENDES

La Rochelle, 26 décembre. — Le dundee Thérèse-Marthe, patron Dreco, vient de rentrer au port, ayant recueilli en mer, à quatre milles de Hourtin, un canot du dundee Pierre-Marienne, contenant trois cadavres et deux hommes encore vivants avec les pieds gelés.

Le Pierre-Marienne, du port de Douarnenez, avait huit hommes d'équipage et faisait route pour pêcher sur les côtes de Mauritanie. Assailli dans le golfe de Gas-cogne par une tempête qui a déterminé une voie d'eau, il coulé. Le patron a été noyé. Sept hommes s'étaient embarqués dans le canot. Deux d'entre eux, devenus fous, s'étaient jetés à la mer.

UNE DECISION DES MINEURS DE CARMAUX

Albi, 26 décembre. — Les mineurs de Carmaux, réunis hier en assemblée générale, ont décidé, à l'unanimité de déferer à la Cour de cassation le jugement du Tribunal civil de Castres déboutant leur syndicat dans l'action qu'il avait engagée contre la compagnie des mines relativement aux salaires.

UN SUICIDE

Verdun, 26 décembre. — Sous les yeux de son frère, M. Saraison, habitant Glorieux, agglomération de la banlieue de Verdun, a enjambé le parapet d'un pont de la Meuse et a disparu sous l'eau. Son corps n'a pu encore être retrouvé. Depuis quelque temps, le désespoir donnait des signes de dérangement cérébral.

ET UN AUTRE

Caen, 26 décembre. — La femme d'un employé du port de Mézidon, près Lisieux, Mme Calbrix, atteinte de troubles mentaux, a voulu se suicider en se pendant à un plafond. Le morceau d'étoffe qui l'attachait ayant cédu, Mme Calbrix est tombée sur le sol et s'est fracturé le crâne. Elle est morte peu après des suites de cette blessure.

ACCIDENT D'AUTOBUS

Brive-la-Gaillarde, 26 décembre. — Ce matin, vers neuf heures, l'autobus postal départemental faisant le service de Tulle à Brive, et portant une quinzaine de voyageurs, a dérapé dans une forte descente au lieu dit Peyragude, entre les communes de Malemort-sur-Corrèze et Sainte-Ferole. Le chauffeur n'ayant pu redresser son lourd véhicule, celui-ci alla buter contre un arbre qu'il brisa. Le choc fut si violent que la carrosserie se détacha du châssis et tomba sur un talus.

Des cris s'élevèrent, poussés par des voyageurs blessés. Des secours furent organisés par les voyageurs indemnes, aidés de quelques cultivateurs et des automobiles privées conduisirent les victimes dans une clinique de Brive.

Les blessés sont au nombre de six : M. Géraud Louis, 23 ans, chauffeur, de Brive; Mme Manevrol, 47 ans; MM. Lacombe, 54 ans; Gout, 26 ans, Béranger, 50 ans, maçon, tous les quatre de Sainte-Ferole, et Mme Dorgelange, de Traversier.

Suivant les déclarations des médecins qui les soignent, leurs blessures ne mettent pas leur vie en danger.

L'EPILOGUE D'UN ACCIDENT

Rouen, 26 décembre. — Le Tribunal correctionnel de Rouen jugeait aujourd'hui l'aiguilleur Adrien Marois et le chef de sécurité Henri Annay, impliqués dans l'accident du tunnel de Saint-Maur, à Rouen, où, le 11 octobre dernier, le tender du

train s'est écrasé sur la machine, tuant le mécanicien et le chauffeur.

Annay a été acquitté et Marois condamné à 50 francs d'amende avec sursis.

Le tribunal a estimé qu'il n'y avait pas eu mépris des règlements, mais oubli involontaire, avec cette circonstance atténuante que le service de l'aiguilleur était compliqué, du fait du non fonctionnement du signal Carré qui, normalement, assurait l'accès de la voie.

UN ACCIDENT D'AUTOMOBILE

Moulin, 26 décembre. — Une automobile, conduite par M. Pinel, quincailler à Ebreuil, a été précipitée dans un ravin près du pont de Chanteherle, par suite d'un dérapage. M. Pinel a eu une épaule fracturée; un de ses amis, M. Favrier, qui l'accompagnait a été tué.

ET UN AUTRE ACCIDENT

Perpignan, 26 décembre. — Ce soir, à 5 heures, l'automobile de M. Louis Soucas, âgé de 38 ans, négociant en chaux et plâtres, a tamponné, sur la route de Port-Vendres, à deux kilomètres de Perpignan, l'automobile de M. Lapasset, courrier, occupée par cinq voyageurs, puis est allée rouler dans une propriété, qui se trouve en contrebas de la route. M. Louis Soucas a été tué sur le coup. Les voyageurs de l'automobile de M. Lapasset n'ont eu aucun mal.

Le « Dixmude » introuvable

Une note que communique le Ministère de la Marine, s'exprime en ces termes :

Les télégrammes reçus dans la journée du mercredi 26 décembre du Préfet maritime à Bizerte confirment que le *Dixmude* n'a pas été vu au-dessus de la Tunisie le 23 et le 24 décembre et qu'il n'a à aucun moment demandé du secours.

Il est établi que la dernière communication reçue du *Dixmude* remonte à vendredi 21 décembre, 3 heures du matin, moment où il a accusé réception d'un télégramme de Sidi-Abdallah. L'intensité de son signal a permis d'inférer qu'il n'était pas à ce moment à plus de 300 kilomètres de Bizerte.

D'après les calculs, la provision d'essence a dû être éprouvée dès le dimanche 23 décembre. Il ne reste donc plus qu'à explorer les régions où il a pu descendre volontairement ou contraint par les circonstances.

Toutes les informations qui le signalaient sur la Tunisie étaient contournées, il n'y a plus d'indice permettant de croire qu'il ait été entraîné vers la mer. Effectivement les recherches opérées le 23 et 24 décembre dans la zone comprise entre la côte Est de la Tunisie et la ligne Malte-Tripoli, avec le concours généreux de nos alliés anglais et italiens n'ont donné aucun résultat.

L'opinion prévaut donc que c'est dans le Sud-Algérien que les recherches du dirigeable doivent être concentrées.

Des patrouilles de cavalerie ont été envoyées en exploration dès le 23 décembre. Dès que l'état du temps l'a permis, l'aviation d'Algérie-Tunisie a été mise en action dans le but d'explorer méthodiquement la région où l'on suppose que le dirigeable peut se trouver.

Néanmoins, si faible qu'apparaît la probabilité d'une chute dans la mer et afin de ne négliger aucune hypothèse, toutes les forces légères disponibles de l'escadre de la Méditerranée et des flottilles de Provence et d'Algérie-Tunisie ont été mises à la disposition du vice-amiral, commandant les frontières de l'Afrique du Nord en vue d'explorer de nouveau la partie Ouest du bassin oriental de la Méditerranée.

Pluies, Neiges, Inondations, Tempêtes

UN CHALET EMPORTÉ

Chambéry, 26 décembre. — Entre Beaufort et Roseland, une avalanche a emporté un chalet dans lequel se trouvaient onze personnes. Neuf ont été tuées. Ce sont les membres des familles Molhiel et Dunoyer. La gendarmerie prévenue a organisé des secours.

Il neige toujours abondamment.

DES AVALANCHES

Chamonix, 26 décembre. — La circulation des trains est rétablie jusqu'à Chamonix, où il y a 1 m. 50 de neige. Le premier train qui circule depuis dimanche est monté à Chamonix ce matin. La route est toujours coupée.

La sentence du tribunal est attendue dans le courant de la semaine prochaine.

IV

LA GARDEUSE D'ENFANTS

Mme Fabry demeurait aux Broteaux. Victor traversa le Rhône, suivit un instant les quais et s'engagea dans le quartier des Capucins. Le brouillard remplissait les rues, et, quoiqu'il fût cinq heures à peine, il faisait déjà nuit. Derrière les fenêtres à barreaux des rez-de-chaussées occupées par les fabriques, les lampes étaient allumées. Les propriétaires des rares boutiques du quartier accrochaient les volets de leurs devantures. Victor avait entendu parler, l'été précédent, de rassemblements tumultueux, de promenades d'ouvriers, de patrouilles escortées par les sifflets et les huées. Mais il croyait l'ordre revenu. Que se passait-il donc ? Des canuts, par troupe, descendaient la côte de Saint-Sébastien. Les uns marchaient en silence ; les autres chantaient la complainte des journées de novembre.

Le mercredi pitoyable, La troupe se retira. A deux heures la brèche s'ouvrit, Nourrit des feux exécrables ; Contre la mort, tout du long, Le peuple prit position.

Mais tous, ceux qui se taisaient et ceux qui chantaient, étaient également maigres et pâles.

Bientôt il ne passa plus personne. Victor s'arrêta pour regarder les personnes ouvrières qui bordaient la côte. De distance en distance, la lumière des *chelous* éclairait faiblement les vitres d'une fenêtre. Le bruit des métiers, pareil au clapotement de l'eau qui tombe sur la pierre, au lieu de former une immense harmonie, ne retentissait plus qu'isolé et par intervalles. La voix des chan-

train s'est écrasé sur la machine, tuant le mécanicien et le chauffeur.

Annay a été acquitté et Marois condamné à 50 francs d'amende avec sursis.

Le tribunal a estimé qu'il n'y avait pas eu mépris des règlements, mais oubli involontaire, avec cette circonstance atténuante que le service de l'aiguilleur était compliqué, du fait du non fonctionnement du signal Carré qui, normalement, assurait l'accès de la voie.

L'ouverture de la patinoire et du tunnelling de l'Aiguille du Midi qui devait avoir lieu dimanche est remise à plusieurs jours.

Toutefois, les travaux de l'organisation olympique continuent normalement. La glace est en parfait état ; la piste des bob-sleighs est en cours de glaciage.

Les tremplins de saut pour le ski sont terminés. La température maxima a été, hier, de -3°. La température minima est de -13°.

UNE VOIE FERREE ET UNE ROUTE COUPEES PAR LA NEIGE

Annecy, 26 décembre. — La voie ferrée et la route départementale n° 4 allant de Saint-Gervais à Chamonix ont été coupées par la neige sur une longueur de 7 kilomètres. Le sécours de la troupe a été demandé à l'autorité militaire de Lyon, par le préfet.

La troupe sera demain matin sur les lieux.

PLUIES ET CRUES

Moulin, 26 décembre. — A la suite de la pluie persistante et de la fonte des neiges, les rivières et les cours d'eau du département ont subi de fortes crues.

A Moulin, l'Allier marque 2 mètres.

A Saint-Nicolas-des-Biefs, le Mourgon a débordé.

Troyes, 26 décembre. — Par suite de la crue de la Seine et de la chute incessante de la pluie, un affaissement de cinq mètres de largeur s'est produit à la digue des Trévois.

Des mesures sérieuses de précaution ont été prises.

A Nogent-sur-Seine, l'inondation reprend. La montée du fleuve est sensible et une forte hauteur est annoncée pour la fin de la semaine.

La cote est de 2 m. 42 au pont Peyronnet.

A TRAVERS LE MONDE

ALLEMAGNE

LES VICTIMES EN RHÉNANIE

D'après une communication de la « Sozialistische Republik », les démonstrations contre la faim qui ont eu lieu dans toute la Rhénanie ont coûté, dans un seul jour, à la classe ouvrière :

Düsseldorf	2 morts	7 blessés
Cologne	—	18 —
Essen	8	32 —
Glaibek	1	6 —
Rothausen	2	8 —
Loh-Berg-Dienslacken	2	5 —
Buer	0	6 —

Et c'est ce résultat là que les patriotes français, pas dégoûtés du tout, appellent le bénéfice de l'occupation de Rhur.

ITALIE

UN DÉPUTÉ EST ATTAQUÉ

Rome, 26 décembre. — Ce matin, quelques inconnus ont assailli le député Antonella et l'ont frappé. Ses blessures ont nécessité son transport à l'hôpital ; on espère qu'il pourra être rétabli dans une quinzaine de jours sauf complications.

La police recherche activement les agresseurs.

TURQUIE

LE PROCES DES DIRECTEURS DE JOURNAUX

Constantinople, 26 décembre. — Après quatre jours d'audience, le procureur général a prononcé son réquisitoire contre les journaux : le *Taninc*, l'*İhdam* et le *Tevhid-Efkar*. Il conclut à l'acquittement des géremes responsables et à la condamnation des rédacteurs en chef. Il demande, toutefois, une atténuation de peine en faveur de Djahid bey, du *Taninc*, qui a nettement défendu les idées du groupe politique dont le *Taninc* est l'émanation.

La sentence du tribunal est attendue dans le courant de la semaine prochaine.

surmontée d'un reverberé planté dans le mur.

PARLEMENTEURS

suis l'homme universel... comme le suffrage qui me sert.

« S'agit-il de voter une loi sur les travaux publics ? Pas besoin d'ingénieur, je voterai cette loi et vous verrez que ce sera bien dans votre intérêt.

« Une loi sur l'instruction publique ? Confiez-vous encore à moi, toujours dans votre intérêt. »

« Le Commerce ? l'Industrie ? La Marine ? Les Affaires étrangères ? Peu importe, je connais tout et peut résoudre car, à mon avis, je vous le dis, je suis l'homme aux connaissances universelles.

« Vous dites ? Que lors du vote des dernières lois faites pour favoriser le commerce et l'industrie, les commerçants et les industriels ont été consternés ? C'est qu'ils ne voient pas clair, mais ils changeront d'avoir devant les résultats.

« Les ouvriers se sont dressés contre la dernière loi faite en leur faveur ? Mais, c'est parce qu'ils ne connaissent pas leur intérêt. »

Puis, le parlementeur élévant la voix, j'entends plus distinctement la fin de son discours : « Ah ! oui, je sais, « citoyens », je me représente devant vous sans avoir réalisé le programme que je vous avais proposé. Il y a quatre ans, je vous avais promis la Lune et je n'ai pas pu l'attraper. Mais, à qui la faute ?

Aussi, je veux espérer que cette fois, il n'en sera pas de même et que vous comprendrez que vous êtes incapables de penser seuls et qu'il vous faut voter pour nous, qui penserons pour vous. Tous aux urnes ! pas d'abstention ! Que le jour des élections soit la victoire du Peuple contre le désordre actuel, car le désordre c'est l'anarchie !

Pauvre électeur, incurable imbécile ! Pour la ...ème fois, il se laisse prendre à ces boniments. Que de phrases creuses, vides, qui sont dites en supplément, phrases auxquelles il ne comprend souvent pas grand' chose, mais qui, parce qu'elles sont bien dites, le font applaudir.

Si na-vet sembla incompréhensible : essayons cependant de l'expliquer :

Aujourd'hui, au moins, il ne connaît pas qu'il puisse vivre sans eux. Pour lui, ce qu'il doit chercher, c'est le « bon » patron, la « bonne » maison. Il ne pense pas que les coups de triques (les lois) qu'il a reçus, heureusement, le grand coup de balai qui se prépare, espérons que, cette fois, on fera « maison neuve ».

Les votards de droite disent : « Si le peuple était moins bête, si les députés étaient plus distinctement pour la sincérité et les absences, alors quand nous détiendrons le pouvoir, quand ce sera nous qui ferons les lois, tout ira mieux, bien sûr

L'ACTION ET LA PENSÉE DES TRAVAILLEURS

L'IMPÔT SUR LES SALAIRES

Alerte à Suresnes

Le camarade Vaugon, 9, rue Jean-Macé, à Suresnes, reçut la visite de l'huissier qui lui a saisi ses meubles pour son refus d'accorder l'impôt sur les salaires.

La vente est fixée au samedi 29 décembre.

Les travailleurs de la région Puteaux-Suresnes sont invités à prendre bonne note de cette date afin de réserver aux larbins de Lasteury la réception qu'ils méritent.

L'Union des Syndicats de la Seine.

Les grèves

Musiciens. — Les journaux avouent que la grève des musiciens a produit ses effets. Nombre d'établissements ont été privés de musique.

Devant l'ampleur du mouvement, les directeurs ont dû se réunir d'urgence. Le fameux consortium essaie toujours de résister.

Il faut dire que la plus grande partie des établissements ont fait droit aux revendications syndicales.

Hier, après-midi, à la Bourse du Travail, les 600 grévistes qui demeurent étaient tous présents pour décider de continuer la lutte jusqu'à complète satisfaction.

Lithographie. — Le mouvement continue, il n'y a plus que quelques patrons à signer le contrat.

Livre. — Même situation satisfaisante.

Verrerie. — Le conflit de Courbevoie se continue sans défaillance.

MANIFESTATION

Pour les 1.800 francs

Les ouvriers du boulevard Brune, devant la carence de la Chambre qui a repoussé les 1.800 francs, et devant le renvoi au Conseil supérieur des P. T. T., c'est-à-dire aux calendes grecques, de quelques améliorations proposées par la Commission de révision des salaires, ont manifesté dans la cour du Dépot Central.

De là, les manifestants ont parcouru les ateliers de la mécanique et les couloirs en criant : « 1.800 ! 1.800 !! »

La Direction, affolée, regut une délégation qui lui assure que la manifestation n'avait rien de violent et qu'elle n'avait lieu que pour l'obtention des 1.800 francs.

Les portes furent ouvertes dix minutes avant l'heure et la manifestation se déroula jusqu'à l'avenue d'Oriéans, malgré la venue de nombreuses forces policières.

Les cheminots révoqués

Il y a la crise des transports d'une façon générale. Elle sévit en ce moment d'une façon intense sur le P.-L.-M. et particulièrement dans la région stéphanoise. Des centaines de wagons attendent le déchargement. Des expéditions de novembre sont toujours en souffrance. Les denrées périssables subissent des dommages considérables.

Les agriculteurs, les commerçants et les industriels se plaignent furieusement. Certains d'entre eux vont réceptionner directement leurs marchandises en présence de témoins agréés par la Compagnie.

Pour excuser ce gâchis, la direction répond : « Manque de main-d'œuvre et de wagons ! »

Il y a toujours 25.000 cheminots révoqués. Qu'attend-on pour les réintégrer si l'on veut pallier au manque de main-d'œuvre et de wagons ?

Justement, les cheminots révoqués se sont réunis hier soir, à la Bourse du Travail, et se sont préoccupés de la situation.

Le cas Lauridan ou les politiciens à l'œuvre

Lauridan, dont on ne dira pas qu'il est de nos amis, nous envoie copie d'une lettre qu'il vient d'adresser au Comité Directeur du Parti Communiste.

Nous le publions bien volontiers, car elle jette beaucoup de clarté sur les faits de subordination des syndicats par le P. C.

Mais que vont dire la « Vie Ouvrière », Monnousseau et ses cuniques sur ce nouveau coup des Commissions Syndicales ?

Lille, 24 décembre 1923.

Aux Membres du Bureau Politique, du Comité Directeur et du Parti Communiste,

Hier, 23 décembre, l'Union Départementale Unitaire des Syndicats ouvriers du Nord organisait dans différentes villes des manifestations contre l'arrestation arbitraire de son Secrétaire général le camarade Porreyre, Le Secrétaire provisoire, Eugène Delarue, régulièrement mandaté par le Comité général de l'U. D. U., avait, dès la semaine dernière, réparti les orateurs disponibles et m'avait donné mission de représenter l'U. D. U. à la manifestation de Douai.

Dès que les dirigeants communistes du Nord eurent connaissance de cette décision et de mon acceptation, ils firent démarches sur démarches afin que Delarue, membre du Parti, m'enlevât cette délégation. Ces dirigeants n'invoquaient aucun prétexte autre que la volonté du Parti qu'ils prétendaient tout entier derrière leur haine personnelle contre moi et leur peur, personnelle aussi, de me voir rentrer dans la bataille quotidienne des masses.

Delarue refusa chaque fois de s'incliner, prétendant que le Parti n'avait rien à voir dans la désignation par l'U. D. U. de ses représentants.

Le samedi 22, veille de la manifestation, Delarue fut prévenu que si Lauridan prenait la parole un délégué du Parti communiste, Faure Brac, adjoint nommé à la propagande, protestera au nom du Parti et, au risque de saboter la manifestation, s'opposera à la désignation formelle de l'U. D. U. du Nord.

Delarue répondit que le Parti prenait une grosse responsabilité et qu'il en référerait à la sagesse de Lauridan. En effet, Delarue envoya à mon domicile un télégramme m'e demandant de m'abstenir de venir à Douai.

Par suite de ma présence samedi soir à une réunion syndicale organisée à Orchies, le télégramme ne me toucha pas et dimanche je me présentai à Douai à l'heure de la manifestation. Delarue m'exposa loyalement sa situation. Je lui répondis que, membre de la Commission exécutive de l'U. D. U. du Nord soucieux de ne pas briser l'union des ouvriers au moment précis d'une manifestation contre l'arbitraire qui frappait Porreyre et, respectueux des ordres des dirigeants responsables de mon Parti, je m'abstirais de paraître, me réservant de protester le lendemain.

C'est ce que je fis publiquement.

Je le fais avec d'autant plus de vigueur que délégué au 4^e Congrès mondial du Parti communiste, je sais quelles sont les conditions formelles que nous avons fixées à la pratique des rapports des Partis et des Syndicats.

Je le fais avec d'autant plus de netteté qu'aucun Parti n'a le droit de donner à ses militants des ordres touchant le domaine syndical.

Je le fais avec d'autant plus d'énergie que vous avez, parallèlement, promis un débâlage inattendu et un renouveau sérieux de l'affaire Lauridan, coupable de vouloir reprendre sa place dans la lutte journalière contre les politiciens.

Allez-y.

Je ne crains pas les représailles, furent-elles physiques, sachant combien sont lâches ceux qui, prétendent dirigeants du Nord, font face ce genre de travail par les autres et qui seront considérés comme responsables de tout ce qui pourrait m'arriver. Votre toujours en communisme,

H. LAURIDAN.

Union des Syndicats de la Seine

Nous rappelons à toutes les organisations syndicales adhérentes à l'Union que les mandats pour le IV^e Congrès devant se tenir les 30, 31 décembre doivent être envoyés avant le 29 de ce mois (dernier délai) au bureau de l'Union.

En échange de ces mandats, les cartes de délégués leur seront remises. Ces cartes serviront du contrôle d'entrée dans le but de faciliter les travaux de vérification des mandats.

Nous rappelons également que les cartes de délégués titulaires et suppléants de 1924 au Comité général sont à la disposition des Syndicats et des Comités intersyndicaux.

Ces cartes sont échangées tous les jours au bureau de l'Union contre la remise des cartes 1923.

**

Conformément à la circulaire n° 25, les syndicats sont invités à envoyer les noms des candidats à la Commission exécutive de l'Union dont l'élection aura lieu au premier Comité général ordinaire de janvier 1924.

Nous rappelons que, conformément aux statuts, les candidats à la C. E. de l'Union doivent être délégués titulaires ou suppléants de leur syndicat au Comité général de l'Union des Syndicats de la Seine.

Le Bureau.

Pour la "Bataille Syndicaliste"

La « Bataille syndicaliste » ne paraîtra pas cette semaine.

La raison : Elle n'a pas assez d'argent en caisse pour sortir.

Elle n'a pas assez d'abonnements.

Elle n'a pas assez de camarades qui servent comme « amis » (à un seul ou deux camarades) 10 fr. par mois.

Ses dépôts de province ont oublié ou négligé de régler ce qu'ils lui doivent ; cet argent, s'il rentrait rapidement, lui permettrait d'attendre que les minorités de Paris et de province assurent (mais qu'ils fassent vite) son existence.

GAMARADES !

Si vous voulez qu'elle vive — et nous avons besoin d'elle pour développer et aider notre minorité, trouvez-lui des abonnés ; versez-lui des subsides.

Militants des centres où la minorité défile, veillez à ce que les dépôts de province lui règlement leur dette.

Le sort de la B. S. est entre vos mains à l'heure où la minorité syndicaliste révolutionnaire s'organise, où les militants des divers centres répondent à l'appel du Comité central, ne laissez pas tomber la B. S. !

Tous les camarades doivent savoir que la vente au numéro ne laisse presque pas de bénéfice au journal et ne lui permet pas de se faire une avance. Il ne faut guère compter que sur les abonnements et les versements réguliers, ou autres.

Camarades, il dépend de vous que la B. S. reparsisse bientôt.

La Minorité des P. T. T.

Un certain nombre de camarades du syndicat unique des P. T. T. soucieux de sauvegarder l'indépendance du mouvement syndical dans la Section de la Seine, se sont réunis et ont envisagé les moyens susceptibles d'être mis en application pour organiser et coordonner le travail à faire par la minorité.

Ils ont décidé de faire appel à tous les adhérents soucieux de soutenir le syndicalisme et de les convier à la réunion qui se tiendra le vendredi 28 décembre, à 20 h. 30, rue Grange-aux-Belles, siège de la Fédération postale. Les camarades sympathisants sont priés d'envoyer leur nom à Audin, P.T.T., 33, rue Grange-aux-Belles.

Audin, André, Chamoux, Frantz, Gabert, Juhès, Moiny, Peytaud, Roche, Soreau.

Vient de paraître.

ROMAIN ROLLAND

Mahatma Gandhi

Prix : 6 fr. 75. — Franco : 7 fr. 30

Après Bourges

Regardez-vous donc, camarades moscovites, la calomnie est un de vos principes. Il y a quelques jours, dans le « Libérateur », je démontais, en quelques lignes, que les intérêts des syndiqués étaient mal défendus. Dudilieu, dans une rectification, indique que la somme envoyée à Bourges, pour la salle du Congrès, était de 5 et non de 7 mille francs, comme je l'avais écrit.

Dudilieu fit suivre cet aveu de la manière qui lui est propre, par des éloges diatribiques à l'adresse des travailleurs de Bourges. Puis, pour faire assister payer ces louanges, il suscitait leur haine et appelaient la plume que veux-tu.

Un tel appel lancé par un des dispensateurs des grâces confédérales ne pouvait rester sans réponse.

C'est ainsi qu'à défaut de braves ouvriers, les sol-disant représentants de trois comités, pas moins politico-syndicaux de Bourges partent en guerre contre moi. Bien entendu, pour ne pas faillir à la règle, et afin d'exécuter les ordres reçus, on insiste à plume que veux-tu.

Je pourrais me contenter d'appliquer à ces serviteurs zélés en mal de platitude le proverbe arabe : « Les chiens aboient, la caravane passe » ; je vais, cependant, tenir de nettoyer très rapidement quelques croûtes déposées dans la feuille de la rue Pelleport, au nom des dits comités.

D'abord, je suis de ceux qui sont rivés à l'atelier tous les jours : le petit caïc qui m'était destiné me dépasse pour aller en pleine figure de Dudilieu et consorts. Mon fonctionnalisme n'a pas dépassé deux années effectives. Il n'en est pas ainsi pour tous, même à Bourges, quoi qu'en dise le sacrifiait rédacteur de l'article me concernant.

Je n'ignore rien du fonctionnement des sociétés immobilières syndicales. Il ne s'agit pas, à l'aide d'arguments subtils, de chercher à jeter la confusion, mais de prouver qu'une salle n'avait pas été offerte gratuitement et que les cinq mille francs envoyés par la C.G.T.U. n'ont pas été déboursés. S'ils l'ont été, le détail doit en être publié afin que tous les syndiqués sachent à quoi cette somme a servi, comme j'espère aussi que les syndiqués sauront un jour à combien s'élève le total des dépenses du Congrès de Bourges pour la G.T.U.

Il n'a jamais douté du désintéressement des travailleurs de Bourges. Je doute seulement de certains patrons exploitants syndiqués qui se déclarent des amis et qui ont travaillé à l'édition de la salle du Congrès.

Il est possible que la scission n'existe heureusement pas à Bourges. Cela n'empêche pas, hélas ! les organisations syndicales d'avoir assez faibles effectifs. Il faut une singulière dose d'audace pour écrire que le « Libérateur » fait des entorses à la vérité, alors que la presse orthodoxe suffit amplement à cette belle besogne.

Parler de calomnie quand on en a admis le principe, n'est-ce pas ridicule ? En ce qui concerne les clichés habituels de « démolisseur d'unité » et autres idéologies durant le congrès et autres idéologies à la portée du premier imbécile venu, que m'occupe le rédacteur dudit article, je les lui laisse pour compte, elles lui feront trop défaut dans sa besogne habituelle.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Parler de calomnie quand on en a admis le principe, n'est-ce pas ridicule ? En ce qui concerne les clichés habituels de « démolisseur d'unité » et autres idéologies durant le congrès et autres idéologies à la portée du premier imbécile venu, que m'occupe le rédacteur dudit article, je les lui laisse pour compte, elles lui feront trop défaut dans sa besogne habituelle.

Il est possible que la scission n'existe heureusement pas à Bourges. Cela n'empêche pas, hélas ! les organisations syndicales d'avoir assez faibles effectifs. Il faut une singulière dose d'audace pour écrire que le « Libérateur » fait des entorses à la vérité, alors que la presse orthodoxe suffit amplement à cette belle besogne.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, dès que sera atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.</p